

EXTRAIT 1

(...) Longtemps, très longtemps, mon travail a été marqué par la différence. C'est peut-être l'essence d'une artiste, mais c'en est aussi la malédiction. Ainsi, pendant plus de la moitié de ma vie, j'avais considéré ma différence comme une malédiction. J'étais seule et je ne rêvais que d'amour, d'amitié, d'affection. Je cherchais un groupe de gens qui m'aimeraient, mais à chaque fois je me retrouvais à la mauvaise place. Je cherchais ma famille dans la peinture...

Et c'est Eugène, le marionnettiste, qui m'a ouvert la porte de la troisième dimension. C'est grâce à lui que j'ai été faite Compagnon de sculpture sur bois. Il m'a appris beaucoup de choses.

Mais il me disait : *Tu n'es pas une marionnettiste.*

(...)

Le hasard, dans sa superbe inexistence, me conduisit un jour dans la petite rue S... Je tombai là sur de merveilleuses marionnettes en pâte à bois dans une vitrine. Belles, pas tant pour leurs couleurs que pour leurs tenues vestimentaires. Il y avait quelque chose, là !

J'entrai dans le magasin. *Quel est le nom de la personne qui fait cela ? - Elle s'appelle Christiane V. - Il faut absolument que je rencontre cette femme !*

Je l'ai trouvée plus tard au magasin, l'ai invitée chez moi, lui ai montré mes travaux. *Toi avec tes costumes, tes visages, et moi avec ma peinture, nous ferions des choses extraordinaires. Créons des marionnettes ensemble,* lui dis-je.

Au milieu des années quatre-vingt, nous étions toutes les deux des femmes seules avec un enfant, il nous était difficile de voir beaucoup de gens. *Pourquoi n'essayerions-nous pas d'acheter une petite maison rue de B., à nous deux, un tout petit machin, sans machine à laver, sans télé ? Rien que pour nos beaux objets ! Nous ouvririons notre porte et créerions un monde merveilleux et féérique.* Cela aurait été une façon de rencontrer les gens sans devoir sortir, ou recevoir dans nos propres maisons, ce qui n'aurait pas été facile. Une petite maison rue de B., cela ne coûtait rien à l'époque. Ce quartier avait été très pauvre et on y rencontrait encore des familles siciliennes, turques, marocaines, et de très vieux Wallons qui décédaient peu à peu. Les maisons n'y valaient rien.

Elle a dit oui. Nous avons donc acheté cette petite maison. Et nous avons commencé à la nettoyer, à la peindre, et à créer chacune nos beaux objets.

(...)

EXTRAIT 2

Un demi-siècle d'amour, de joies et de peines : F. D. et son piano fêteront leurs noces d'or en 2016. Voici l'histoire d'une pianiste douée avec son fidèle amant, et ce n'est pas un long fleuve tranquille ! Son piano ne l'a jamais quittée, et elle n'est pas près de le délaisser. A partir de quelques morceaux choisis de sa vie remplie de rencontres et de musique, c'est un hommage qu'elle rend au fil de ces quelques pages. Hommage à son bel instrument, mais aussi à une intimité riche de 50 années...

(...)

Le jour des six ans

Ce jour-là, sa maman lui dit : *Tu vas apprendre le piano*. Ce jour-là, c'était son anniversaire, elle avait six ans, et le cadeau était entré dans la maison, vieil instrument tout noir avec ses deux candélabres. Le système belge des académies était inconnu de ses parents, mais il y avait au restaurant de son zio (*) un pianiste qui s'appelait B. C., et c'est avec lui qu'elle commença son apprentissage. C'était un brave homme, mais il jouait juste du piano dans un bar ! Pas de méthodologie, pas de pédagogie.

La jeune élève se révéla rapidement pleine de talent. Était-ce induit par les intentions de ses parents ? Toujours est-il qu'elle apprenait très vite et, lorsque plus tard elle est devenue professeure, elle a pris conscience qu'elle avait sauté bien des étapes et seulement survolé tout le b-a-ba du piano et de la musique. D'entrée de jeu, Monsieur C. l'avait propulsée au niveau d'une troisième ou quatrième année ! Il faut dire qu'à six ans, la maman de F. était à ses côtés, tous les jours. C'est elle qui, puisqu'elle lisait la musique, lui enseigna les premières notions de solfège.

Plutôt fulgurante, donc, l'entrée de F. dans le monde musical. Mais sa maman était si exigeante, ne tolérant aucune faiblesse, aucun découragement ... Certes, elle reconnaissait son talent, mais elle en voulait toujours plus : sa fille deviendrait une pianiste de renom international, et elle portait en permanence le poids d'un sentiment de culpabilité. Le professeur disait qu'elle était douée. Il faut croire qu'il disait vrai : à sept ans, elle jouait déjà une sonate de Mozart, et du Bach... En quarante ans d'enseignement, F. ne vit jamais cela chez aucun de ses élèves !

(...)

Quelque quatre ans plus tard, la petite sœur recevait donc enfin son violon ! Par plaisir et pour l'accompagner, F. avait recommencé à jouer, de son propre gré. Un jour, le professeur de violon, qui venait aussi donner des cours à la maison, assista à la répétition. En écoutant F., il s'exclama : *Mais tu es très douée ! Pourquoi ne suis-tu pas de cours ? Je connais un très bon professeur, va le voir de ma part.*

Elle avait quatorze ou quinze ans, et revoilà donc notre musicienne dans une classe de piano. Il y eut bien des atomes crochus avec ce professeur, qui s'appelait A. J. et qui enseignait à l'académie de P. À son arrivée dans la classe, elle lui joua un premier morceau : « Sur un marché persan », de Ketèlbey. Pas du tout classique, pas du tout académique ! C'est plutôt comme une musique d'ambiance : le prince et la princesse, un marché oriental avec des chameaux... Mais il n'en fallait pas davantage pour que l'oreille de Monsieur J. repère son potentiel, et elle fut immédiatement acceptée dans sa classe.

Le fidèle piano reprenait donc du service !

Il faut raconter ici un événement qui marqua fondamentalement toute la relation de F. à son piano et à la musique, jusqu'à aujourd'hui. Lorsqu'elle était petite, son oncle restaurateur tenait beaucoup à soutenir ses parents qui manquaient d'argent. Un jour, zio N. entra donc à la maison et lui demanda de jouer pour lui. Du haut de ses sept ans, elle n'avait qu'une envie : lui faire plaisir.

La voici qui s'installe au clavier, s'applique consciencieusement. Au fil des notes, elle a la désagréable impression de n'être pas écoutée... À la fin du morceau, son oncle lui glisse dans la main un billet de cinq cents francs belges, ce qui représentait à l'époque une somme considérable !

Elle avait sept ans, elle se sentit vexée. Prit le billet et le déchira en deux, puis sortit en courant.

Au fond de la pièce, ses parents avaient pâli. (...)

(*) oncle

EXTRAIT 3

À quoi ai-je pensé pendant l'accident ? J'étais focalisée sur la douleur. J'ai pensé... je m'en souviens aujourd'hui, je venais de lire un livre intitulé Le Scaphandre et le Papillon. A la suite d'un accident cérébral, l'auteur s'est retrouvé complètement paralysé. Seul son regard avait gardé un peu de mobilité, et il communiquait en clignant des yeux, comme font les ailes des papillons. En refermant le livre, je m'étais dit : *Si je suis comme ça, qu'on m'euthanasie.*

Voilà mes pensées au moment de l'AVC. *Je ne supporterai pas d'être hémiparalysé. Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas !* Au secours. J'allais avoir 37 ans. Pas une vie comme ça, non, je ne peux pas.

(...)

Il dit : *On va faire une ponction lombaire, et s'il y a du sang dans le liquide céphalo-rachidien, c'est qu'il y a une hémorragie. Sinon, si le liquide est clair, c'est un caillot dans le cerveau.* Je me mets en position fœtale sur ma chaise, mon médecin traitant est devant moi et me tient par les épaules. Et le neurologue me pique. Il pique une première fois, et je fais un malaise vagal. Je tombe dans les bras de mon médecin. Il dit : *On va vous coucher.* Il repique. Le liquide est tout à fait clair, il conclut : *Caillot. On donne un anti-agrégant.* Un anticoagulant. Il me donne cela tout de suite, très rapidement. Mon médecin traitant me dira par la suite qu'il a bien vu que le Dr C. était paniqué, vu mon jeune âge et les symptômes. C'était du sérieux... Si ces symptômes réapparaissaient, je risquais de rester hémiparalysé.

(...)

Ce n'est plus la panique de l'AVC du matin, mais très vite, je sens dans mon corps que cela ne va pas. Quelque chose se passe, des douleurs, des picotements, et très mal au dos. Je le dis à l'infirmière. *On va vous donner des antidouleurs, vous avez été choquée, physiquement et émotionnellement, c'est impressionnant,...*

Au fond de moi, je sais que ce n'est pas la même douleur que le matin. C'est même très différent. *Mais oui, au niveau de la ponction lombaire, vous pourriez peut-être avoir une petite douleur, mais bon, ça va passer, ce n'est pas grave.*

Je me lève. Je me rends aux toilettes. Pour la dernière fois de ma vie, j'urine comme tout le monde.

(...)

EXTRAIT 4

Je suis le fils du père de Jacques et de M'man, et aussi le fils d'Isidore. Lorsque je nais à la maison en 1955, la sage-femme prédit à M'man : *Ce sera un costaud : il a mangé son jumeau !* C'est comme ça que cela m'a été raconté. D'aussi loin que je me souviens, on m'a dit que j'avais un jumeau mort-né et que je l'avais « bouffé ». Le langage de Madame V. était un peu fruste, pour une sage-femme. Retenons pour l'instant que je suis un survivant.

Plus tard sont venues mes deux sœurs, puis Isidore, avec tout le petit monde de la rue A. G., les copains et Monsieur M. Voilà la famille dans laquelle j'ai grandi, et qui a fait germer en moi la volonté d'en sortir, l'impatience d'être le meilleur et l'obsession de réussir ma vie... Je vais vous raconter.

(...)

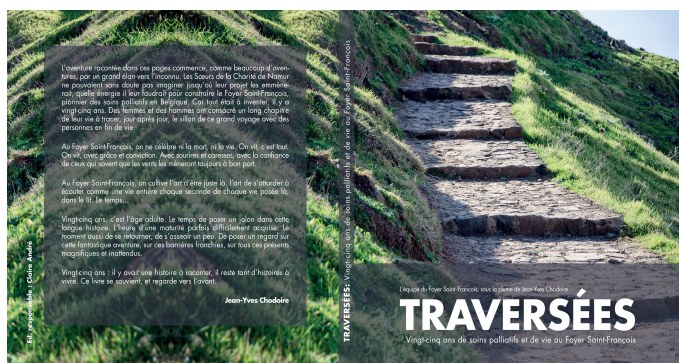
J'ai été éduqué - en fait, je me suis presque éduqué tout seul - dans la plus grande liberté autant qu'avec le plus grand amour. Ma mère m'aime, à sa manière, bien mal, totalement, sans tenir compte de mes sœurs, presque fusionnelle, comme un animal. Mais elle n'a pas eu la capacité de m'éduquer.

Après l'école maternelle, j'apparaissais déjà un peu comme un meneur. Monsieur M. fut mon instituteur à l'école primaire de la rue de B., l'une de ces personnes qui vous marquent la vie du sceau de la chance. Il m'a un peu éduqué, puisque mes parents en étaient incapables et ne s'en préoccupaient pas. Il guidait mon comportement, me poussait à lire, à être ouvert et curieux des choses. J'ai 60 ans aujourd'hui et je rêve encore de Monsieur B....

(...)

Je ne me sentais pas supérieur, mais je sentais que j'avais en moi cette capacité de fédérer les gens, d'être un leader. Je travaillais pour être le premier. Je voulais montrer que j'étais le meilleur, justifier mon titre, et cette obsession m'habitait encore lorsque j'entrai à la gendarmerie : le major de la promotion, ce fut moi...

(...)



EXTRAIT 5

Je suis une fille très vivante.

J'aime l'amitié, le monde qui bouge autour de moi, les enfants qui rient et qui crient, ceux qui posent des questions.

J'aime ce qui est beau, et j'aime rendre les gens beaux.

J'aime aussi qu'on s'intéresse à moi. J'aime être aimée.

Si je suis cela aujourd'hui, c'est à la suite de longues batailles, de décennies à faire le grand écart entre les extrêmes de la vie. À chercher mes repères, perdue entre les humeurs *down* et les humeurs *high*. Il m'a fallu longtemps avant de comprendre que je n'étais pas pour autant une désaxée, une extraterrestre. Que j'étais juste, simplement, différente.

Les diagnostics que j'ai entendus n'étaient pourtant pas de bon augure et ne m'ont pas aidée à me sentir mieux. Ils ont juste servi à mettre un nom sur mes changements d'humeur permanents, mes crises de colère, mon isolement, mon besoin d'exclusivité dans les relations, mes comportements impulsifs, mes automutilations. Mon entourage ne savait comment réagir. Les plus curieux cherchaient des informations sur Internet dans l'espoir de mieux comprendre ce à quoi ils avaient affaire.

Les autres ont simplement pris la fuite.

Il me faut vivre bipolaire. Le mot est lâché. Et il va courir, se faufiler, tout au long de ce livre. Tantôt à perdre haleine, tantôt en trotinant, l'air de presque rien.

Il me faut vivre aussi avec mon adoption, et une maman biologique qui ne me prend dans ses bras que dans mes rêves. Adoption : voilà, un autre mot est lâché.

(...)

Aujourd'hui, ma façon de parler a beaucoup changé. J'ai acquis davantage de maturité, je suis beaucoup plus lucide dans ce que je suis en train de dire et de faire, je trouve mieux les mots justes pour décrire ce qui m'arrive. Je suis plus concentrée aussi. Cette lucidité m'a rendue plus exigeante avec moi-même. Je peux donner un cadre aux événements qui surviennent et ne plus dépendre entièrement de l'entourage pour cela, même si les médicaments, les soins et les personnes qui m'accompagnent me sont nécessaires pour poursuivre ma route.

Ces médicaments que je prends pour contrôler ma maladie, je veux le dire haut et fort, m'ont offert une seconde vie. Ils me donnent une autre existence, une nouvelle façon de penser, de nouvelles envies, de nouveaux projets.

(...)

Si mes proches arrivent aujourd'hui à accepter d'ouvrir les yeux sur ma maladie, c'est en grande partie grâce à moi, grâce à toute l'énergie que j'ai déployée pour leur montrer, leur dire, leur expliquer et leur crier à quel point j'étais en difficulté. Aujourd'hui, c'est aux parents des autres enfants présentant des symptômes inquiétants que je lance un cri : *Écoutez et aidez vos enfants, soyez attentifs à ce qu'ils vous montrent, tout en respectant simplement ce qu'ils sont !*

Je pense que le parcours n'est pas arrivé à son terme. J'ai encore des choses à travailler, maintenant ou plus tard, par rapport à l'abandon, à mon adoption, à mes origines, à la gestion de ma maladie. Je ne souffre pas d'avoir été adoptée ni de ma famille d'adoption, mais je n'ai pas guéri mes blessures relatives aux conditions dans lesquelles j'ai été conçue et séparée de ma mère biologique. (...)

EXTRAIT 6

Papa et mon frère venaient me voir toutes les semaines. Nous sortions du centre et comme de nombreuses familles le font chaque dimanche, nous passions la journée ensemble dans un parc ou à la plage, pour une promenade, un pique-nique ou une sieste à l'ombre des banians. Je n'ai conservé que quelques rares souvenirs de ces moments. Un jour, nous étions au parc, devant une espèce de grotte comme on en trouve quelquefois, souvent dédiée à la Vierge ou à une autre sainte. Un petit animal grillait sur le feu, empalé sur une broche, et nous l'avons partagé. Cela me fait peur d'y repenser, parce que j'ignore ce que j'ai reçu à manger ce jour-là ! Un écureuil, probablement... C'est la seule chose dont je me souviens du vivant de mon père.

Mon frère me raconte aussi que, lors de ces sorties en compagnie de notre père, nous faisons parfois une promenade à dos d'éléphant et que j'étais tellement petite que c'est à califourchon sur l'oreille du mastodonte que l'on m'installait ! En aviez-vous connaissance, chère Sœur V., de ces moments paisibles en famille ?

(...)

Après la promenade, il y avait mes hurlements, mon désespoir de voir repartir mon père pour une semaine qui me paraissait une éternité. Ce sont les seuls moments pénibles qui me sont restés en mémoire. Pour le reste, dans mes réminiscences, cette période de ma petite enfance ressemble plutôt à l'Éden où vous vous reposez aujourd'hui, ma Sœur... Mais ces moments de douloureuses séparations vous ont incitée à refuser les visites à mon père.

Il est tombé malade. Vous m'avez dit qu'il avait contracté la tuberculose. Il fallait éviter toute contamination. Papa ne pourrait désormais plus voir ses enfants qu'à travers une vitre.

Je me souviens que lorsqu'il est mort, j'ai pu voir mon père une dernière fois à la clinique. On l'avait installé sur un lit, dans l'éclatante lumière du soleil, et recouvert d'un linceul blanc. Et je l'ai trouvé magnifique dans ses voiles d'apparat. Je ne voyais que son visage, un très beau visage serein, garni de la fière moustache que portent traditionnellement les hommes de mon pays.

Chère Sœur V., j'avais alors cinq ans et je n'ai pas pleuré. Je pense même que c'est ce jour-là que j'ai trouvé la foi. Je suis revenue auprès de vous et j'ai gardé précieusement l'image de son beau visage imprégné de paix. La mort gardera toujours cette beauté sereine à mes yeux...

En arrivant à l'orphelinat, S. s'est approchée moi, et comme deux petites filles que l'amitié réunissait, nous avons parlé, je ne sais plus de quoi, mais nous avons envie de parler au bon Dieu et l'idée nous est venue de lui écrire. Nous avons chacune écrit un mot, comme une prière, sur un

bout de papier qui traînait là. Chacune a plié son petit papier en quatre, et nous sommes allées sous le grand arbre. Les pieds en pointe, nous avons hissé nos prières jusqu'aux plus hautes branches que nous puissions atteindre et les avons déposées sur une feuille. Autant dire que nous ne doutions nullement que Dieu viendrait les cueillir au plus vite...

Pour ne pas le troubler, pour ne pas l'embarrasser, nous nous sommes cachées derrière un mur. Je me rappelle qu'il fallait passer par une grille en fer forgé ornée de silhouettes de petites filles, et que ces petites filles, c'était peut-être nous (aujourd'hui l'endroit est devenu un home pour personnes âgées... mais la grille est encore là, je l'ai revue avec vous). Peut-être notre attente a-t-elle duré quelques minutes, mais je vous promets, ma Sœur, que ce fut pour nous une éternité ! Des nuages sont arrivés, le vent s'est subitement levé. La nuit s'appêtait à recouvrir notre monde et tout s'est assombri.

Alors, il y a eu un grand coup de vent, et tout fut balayé. Nos petits papiers étaient partis dans le Ciel ! Imaginez notre bonheur, à S. et moi : le bon Dieu avait accepté d'emporter nos prières !

Le vent s'est un peu calmé, la pluie s'est mise à tomber. Nous avons couru à l'intérieur. (...)